



« Les **machines** ne nous sauveront pas de nous-mêmes »

« La démocratie cède le pas à la technocratie, digitale et robotisée, dans une forme de putsch, de coup d'Etat permanent », dénonce Gaultier Bès. © CANVA.

Dans son nouvel ouvrage, « La vie machinale », l'essayiste Gaultier Bès s'inquiète de l'avenir d'une société qui se livre sans limite à l'intelligence artificielle.

LE FIGARO

ENTRETIEN
EUGÉNIE BOILAIT

Normalien, agrégé de lettres et auteur de plusieurs essais, Gaultier Bès, dans *La vie machinale : pourquoi et comment résister à l'IA ?*, invite le lecteur à réfléchir au prétendu bonheur que l'on peut éprouver en scrollant et à la nature de la vie que l'on mène via les écrans.

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire cet ouvrage, alors que vous n'êtes pas spécialiste de l'intelligence artificielle ? L'IA me dépasse, mais je ne suis pas le seul. Beaucoup d'ingénieurs admettent que les robots ont acquis une certaine autonomie. De l'aveu même des magnats de la Silicon Valley, Bill Gates, Elon Musk ou Sam Altman, personne ne sait où l'on va. Mais on y va toujours plus vite ! Mon livre est le cri d'alerte d'un simple citoyen, professeur, père de famille, non seulement contre les dérives, mais contre les principes – post-humains – des IA génératives. J'essaie de montrer en quoi la généralisation des IA serait un désastre écologique, économique, social, politique et existentiel. Je refuse à la fois le techno-optimisme – l'idée que, moyennant quelques régulations, ses avantages l'emportent sur ses inconvénients – et le techno-fatalisme – l'idée qu'il faille s'adapter coûte que coûte au nouvel empire numérique, qu'il n'y ait pas d'alternative. Les technolâtres, de fait, règnent par la terreur : « Fonctionne ou crève ! », « Adapte-toi ou disparais ! » Seuls les docteurs spécialisés en LLM (*Large*

Language Model) auraient voix au chapitre, les profanes se contentant de suivre le courant, toujours plus rapide, et les réfractaires dans mon genre étant voués à disparaître. La démocratie cède ainsi le pas à la technocratie, digitale et robotisée, dans une forme de putsch, de coup d'Etat permanent. Or, nous sommes quelques-uns à penser que l'IA n'est pas un progrès, mais une terrible régression, qu'on est déjà allés trop loin dans l'artificialisation du monde et qu'il n'y a aucune raison de se laisser faire.

En quoi l'IA pourrait-elle, plus que d'autres changements majeurs, révolutionner notre rapport au monde ? Aucune technique n'est neutre. Tout outil change le réel, à la mesure de sa puissance : une poussette, un vélo ou un jet produisent des mondes différents. De même, un livre ou un *chatbot* ne façonnent pas la même humanité. Avec l'IA, l'*Homo faber* a fini par créer une cervelle électronique surpuissante, à son image et à sa ressemblance, pour se dispenser de penser par lui-même. En pillant sans fin les ressources naturelles, nous transformons le monde en gisement. L'IA vient intensifier et accélérer cet extractivisme en l'étendant au cerveau humain. Elle pille sans vergogne le génie humain pour mieux, ensuite, le ringardiser. A force de nous focaliser sur ce que l'IA fait, on néglige ce qu'elle fait de nous, à savoir des esprits sous pilotage automatique, de moins en moins capables et désireux de vivre en première personne. De même que nous sommes passés d'une « économie de marché » à une « société de marché », nous sommes passés de l'outillage à l'assistanat. En quelques décennies, la technologie, cette marchandise à très haute valeur ajoutée, a tout envahi. Une calculatrice remplaçait déjà une compétence cognitive, un portable pouvait rendre mille services, mais leurs fonctionnalités étaient circonscrites. Des générateurs de vidéos ou de musique aux robots sexuels, l'IA, elle, est conçue pour pouvoir, à terme, tout faire à notre place. Déjà, de plus en plus de gens ne savent plus s'en passer. Nous demandons à ChatGPT comment cuire un œuf, comment être heureux ou comment combler le déficit public.

On pointe souvent la baisse du niveau scolaire. Or, nous n'étions pas plus intelligents que les lycéens d'aujourd'hui, mais « plus disponibles qu'eux »,



La vie machinale
GAULTIER BÈS
Desclee
De Brouwer
224 p.
17,90 euros



A force de nous focaliser sur ce que l'IA fait, on néglige ce qu'elle fait de nous, à savoir des esprits sous pilotage automatique

”

estimez-vous.

On ne peut pas faire peser sur les jeunes tout le poids des errances passées. Ils ne sont pas responsables de « la fabrique du crétin digital ». Je dénonce au contraire une terrible injustice générationnelle : des gens qui ont eu la chance de grandir dans un monde encore vivant s'ingénient à enfermer dans des bulles artificielles les nouvelles générations. En les saturant de virtuel et de « slop », on court-circuite leurs apprentissages, on filtre leurs perceptions, on les prive d'un face-à-face personnel, immédiat, avec le réel. Comme si, pour reprendre les mots de Camus, on ne les jugeait plus « dignes de découvrir le monde ». Face à ce vol en bande organisée, il est urgent de réagir, en commençant par limiter la pression publicitaire et en fermant les réseaux les plus désocialisants, qui sont des armes de destruction massive, surtout pour les mineurs.

Certains annoncent déjà le recul du temps de travail pour les humains grâce aux tâches accomplies par les machines. Selon vous, quel est le risque pour les hommes d'une abondance obtenue sans effort ? D'abord, le confort a toujours des coûts cachés, sociaux et environnementaux. Les externalités négatives de la « machination », souvent délocalisées, sont cachées, mais bien réelles, comme avec les « prolétaires du clic » ou les conflits géopolitiques liés aux ressources minières. Et puis, rien ne prouve que les hommes seraient plus heureux sans travailler ! Qui éprouve de la joie en scrollant ? Il est possible qu'appuyer sur des boutons ne soit pas le sommet de l'accomplissement humain. L'automatisation se fait souvent au détriment des travailleurs eux-mêmes, soit qu'ils soient mis au chômage technique, soit qu'ils perdent sens et motivation (le « quiet quitting »), soit, au contraire, que l'accélération machinale les épuise (burn-out). Mettre sa foi dans les machines est un mauvais calcul, un pari perdant : elles ne nous sauveront pas de nous-mêmes.

Vous évoquez l'importance de la « quête », c'est-à-dire de la recherche

d'information, dans le processus d'assimilation – effort qui, par nature, est rendu inutile par l'IA. En quoi est-ce une tragédie pour vous ?

J'écris en effet que le vrai graal, c'est la quête elle-même, non pas tant la réponse, la solution, que la recherche, l'effort par lequel nos qualités s'éprouvent et se forgent. « L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle », dit Saint-Exupéry. Contre la déprime, je ne connais pas de meilleure médecine que fendre du bois, jardiner, jouer au foot ou lire un bon livre. La société du moindre effort, du « tout, tout de suite », qui va des plats cuisinés à ChatGPT, flatte notre paresse, mais paralyse notre attention, phagocyte notre créativité et finit par aliéner notre liberté. Les écrans de fumée algorithmiques nous hypnotisent : l'IA est le nouvel opium du peuple.

L'IA est une machine plus puissante et plus efficace – pour certaines tâches – que le cerveau qu'elle souhaite copier. Mais il lui manque l'incarnation, la sensibilité propre à l'homme. Cette différence doit-elle nous rassurer ?

Les arguments « rassuristes » ne me convainquent guère. Ils me semblent relever d'une forme de déni. Je suis plutôt enclin à suivre un Thibaut Giraud ou même un Laurent Alexandre : si rien n'est fait, l'IA va nous balayer. En revanche, là où certains s'enthousiasment de ses prodiges, je choisis de les dédaigner. J'en conteste la valeur dans la mesure même où ils dévaluent la dignité humaine, en proclamant – et en programmant – l'obsolescence. Ils nous rendent en effet, non pas plus humains, mais moins vivants. S'aligner sur des robots, les laisser s'aligner sur nous en scrutant nos moindres faits et gestes, c'est démissionner de nos propres responsabilités. Le techno-capitalisme tente de troquer notre autonomie contre ses automates. A l'« humanité augmentée » des cyborgs, je préfère l'humilité des mortels, des terrestres. Car c'est notre intelligence incarnée, laborieuse et lente, mais inséparablement rationnelle et relationnelle, sensible et spirituelle, qui nous permet d'aimer en actes et en vérité.